

Séminaire et journées d'études du GIS Patrimoines en partage (UT2J, LERASS, UMR Héritages, Institut National du Patrimoine)

2021-2022

Façons de (re)faire le passé

Séminaire

Session 4

28 février 2022,
14h- 17h

Bien des variantes peuvent être recouvertes par l'expression « reconstitution du passé ». L'on songe d'emblée aux reconstitutions grandeur nature, caractérisées par le déploiement spectaculaire sinon démesuré des moyens mobilisés (humains, matériels et autres), pour autant l'on ne saurait focaliser notre attention sur les seules manifestations de ce genre, qui se sont multipliées à partir des années 1960, dans le sillage des festivités du centenaire de la Guerre de Sécession outre-Atlantique. La reconstitution du passé concerne aussi bien les événements historiques, que les aspects matériels (monuments, intérieurs, objets, etc.) ou immatériels (gestes, techniques, pratiques artistiques, manières d'être, traditions, etc.) du passé. Les formes qu'elle emprunte apparaissent ainsi infiniment diverses : reconstitutions et évocations historiques, cinéscènes, jeux-vidéos, émissions de télé-réalité, docufictions, archéologie expérimentale, re-construction numérique 3D d'édifices, interprétations « historiquement informées » dans les domaines de la danse, de la musique, des arts dramatiques, reenactements artistiques, etc. Faire siennes l'exigence de porter son regard au loin dans le temps peut nous offrir le moyen de réévaluer, sinon de relativiser, la nouveauté de l'« affective turn » qui, selon certains, caractérise les occurrences les plus récentes de la reconstitution du passé. L'autre écueil à éviter est sans doute celui que l'on voit affleurer dans nombre d'analyses, à savoir la propension à opposer l'attitude du reconstituteur amateur, jugée nostalgique, conservatrice, à la démarche heuristique de l'archéologue ou de l'historien ou au souci de distanciation critique de l'artiste. Explorer le continent des reconstitutions, à la fois dans son épaisseur diachronique et son étendue thématique devrait nous permettre de penser la question du partage du passé à nouveaux frais. Nomade, le séminaire se tiendra dans quatre lieux différents : à l'Université de Toulouse – Jean Jaurès, au LERASS (Université Paul Sabatier), à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (Charenton-le-Pont) et à l'Institut National du Patrimoine (Paris). Toutes les sessions seront accessibles visio-conférence.

Matérialités

Institut national du Patrimoine, Paris, 2 rue Vivienne, 75002 Paris, salle Champollion-Buffon

Daniel Perrier, adjoint au directeur des études, chargé de la formation initiale, département des conservateurs, INP

Accessible par visio-conférence : merci de demander le lien de connexion à daniel.perrier@inp.fr

Sophie FRADIER,

chargée de l'inventaire du patrimoine, service de l'Inventaire patrimonial et de l'Archéologie, direction du Patrimoine, Toulouse Métropole, FRAMESPA

et Nicolas Meynen

maître de conférences en Histoire de l'art contemporain, UT2J, FRAMESPA

1940-1980, Toulouse : la brique mise à nu ?

Toulouse prend le surnom de « ville rose » à partir des années 1890. L'invention, qui est d'abord littéraire, se transforme vite en appellation de marque utilisée par le syndicat d'initiative pour retenir les touristes de passage. Quand est-ce que se forge et s'affirme cette représentation mentale ? Des réponses ont été apportées à cette question. On mesure mieux aussi comment dans un même temps la production architecturale contemporaine usa de la brique apparente parfois. Il reste néanmoins à comprendre de quelles façons cette représentation mentale a conditionné également la lecture du bâti ancien et influé sur les politiques patrimoniales. Autant que l'emblème d'une identité régionale, la brique rouge a été perçue dès les années 1940 comme le matériau originel par excellence. Dès lors, la brique a été décrépée pour retrouver son naturel et sa nudité. Connue par une série d'articles parus dans L'Auta, ce parti-pris de restauration n'a en fait jamais été étudié. Le séminaire « Façon de (re)faire le passé » pourrait être ainsi l'occasion d'explorer et de confronter de nouvelles sources, particulièrement les archives relatives aux travaux de restaurations et celles produites par l'Atelier municipal d'architecture géré par l'architecte Jean Montariol en parallèle de ses activités d'ABF. L'objectif est de sortir du dualisme briques apparentes/briques enduites, apparu au moment de la controverse autour de la restauration de la place Nationale de Montauban dans les années 1980, afin d'observer à la loupe ce que décrépier veut dire, et tenter de comprendre comment l'architecture moderne s'empare de la brique ?

Jean-David DESFORGES,

doctorante par le projet, CYU, Héritages, EUR Humanité, Création, Patrimoine

Pastiches d'artisans, visions d'architectes : intervenir sur les maisons en pan de bois d'Alençon au XX^e siècle

En juillet 1968 se rejoignit la révolution de mai au Festival d'Avignon qui accueillait la compagnie américaine de Living Theatre. La troupe présentait une œuvre politiquement et esthétiquement révolutionnaire, *Paradise Now* : cette pièce participative était pensée pour le Living Theatre comme un instrument de la lutte anarchiste pacifique visant à changer la société. 50 ans plus tard, en 2018, à l'occasion des commémorations de 1968, trois artistes s'emparèrent de l'œuvre et interrogèrent ainsi, directement ou indirectement, l'héritage du Living Theatre sur le plan artistique et politique. Gwenaël Morin présentait *Re-Paradise*, Michiel Vandeveld & Fabuleus proposèrent *Paradise Now (1968-2018)*, et enfin Ferdinand Flame et les élèves de l'École Supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg montèrent *Paradis Maintenant*. Le retour sur ces trois *reenactments* de la pièce emblématique de 1968 nous amènera à réfléchir à la dialectique fidélité/écart vis-à-vis de l'événement originel, une tension au cœur de toute entreprise de commémoration.